



HAL
open science

Entretien extrait du livret-DVD La Fête des garçons

Pierre Primetens, Irène dos Santos

► **To cite this version:**

Pierre Primetens, Irène dos Santos. Entretien extrait du livret-DVD La Fête des garçons. 2010.
ird-01986213

HAL Id: ird-01986213

<https://ird.hal.science/ird-01986213>

Submitted on 22 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



©Irène Dos Santos, Aveleda décembre 2009

ENTRETIEN avec Pierre Primetens et Irène Dos Santos

***La Fête des Garçons* (2011) marque une rupture dans votre œuvre. Après une trilogie à la première personne, autour de la quête de vos origines, vous basculez dans un film plus ample, à l'écoute d'autres que vous-même – une communauté de garçons.**

(...)

Venons-en à *La Fête des Garçons*, qui entretient de multiples correspondances avec *Un Voyage au Portugal*. Irène dos Santos, vous êtes anthropologue, et c'est grâce à vous que Pierre a découvert ce rite d'initiation...

Irène Dos Santos : J'avais déjà travaillé avec Pierre dans le cadre d'un projet sur la mémoire de l'immigration portugaise, en 2005. A l'époque, je faisais une thèse de doctorat sur les jeunes franco-portugais, et je m'intéressais notamment à leurs pratiques de sociabilité dans les villages d'origine de leurs parents. C'est donc par le biais de mes recherches, et avec l'aide d'anthropologues portugais, que j'ai découvert Aveleda. C'est un village d'une centaine de maisons, situé à une dizaine de kilomètres de la frontière avec l'Espagne, au nord-est du Portugal, à Trás-os-Montes, ce qui veut dire derrière les montagnes, une région restée assez isolée. J'y ai fait un premier travail de terrain en décembre-janvier 2005-2006. Pierre se lancera

dans le film en se réappropriant, et même en fantasmant, mon expérience ethnologique.

Qu'est-ce qui vous a séduit, Pierre, dans les premiers récits que faisait Irène de ce rituel ? L'apprentissage d'une virilité ?

Pierre Primetens : J'imaginai ce village reculé, où des garçons vont partager quelques jours une même maison, se déguiser et se masquer. Ils vont parader, et, pour certains, « s'accoupler » avec les jeunes filles du village. Ce rituel de passage a lieu chaque année au solstice d'hiver. Il parle de la régénération, de la perpétuation d'une communauté villageoise. Les garçons vont passer de l'enfance à l'adolescence, puis à l'âge adulte, où ils seront « en âge de féconder ». Il y avait d'emblée, une dimension très cinématographique.

Irène Dos Santos : Il y a deux rites en un. Un rite de puberté, de passage du statut de jeune à celui d'adulte, mais aussi un rite propitiatoire : il s'agit de rendre propice l'année qui arrive (autrefois, les récoltes, les troupeaux), et ce sont les jeunes du village qui accomplissent cette fonction, en lien avec la nature, les ancêtres. Quand Pierre parle de « s'accoupler », au niveau du rituel, il s'agit d'un acte symbolique, les jeunes hommes frappent violemment les filles avec les vessies de porcs, la vessie étant ici un objet rituel symbole de fertilité. Ces rites sont universels. On pourrait voir une sorte de contradiction entre le sens du rite et le fait que les jeunes n'habitent pas au village toute l'année. Ils partent faire leurs études ou travailler ailleurs. Comme leurs aînés dans les années 1960, ils sont aussi de plus en plus nombreux à émigrer vers la Suisse, la France, le Luxembourg. Mais ils reviennent au village pour organiser et participer à la fête des garçons.

Ce rituel est-il connu au Portugal ? On a l'impression d'une coutume crépusculaire, en perte de vitesse, quasiment éteinte.

Irène Dos Santos : Des anthropologues étudient ces fêtes depuis les années 1950. Elles se transforment sans cesse, disparaissent, renaissent, deviennent urbaines aussi. Elles sont inscrites dans des contextes sociaux et politiques qui eux-mêmes changent : exode rural, retour dans les villages où les anciens ruraux investissent dans des résidences secondaires, etc. Il y a aussi une politique régionale, menée avec l'Espagne voisine, de valorisation de ce patrimoine culturel. Un musée du masque a par exemple ouvert ses portes à Bragança, la capitale régionale, où une version urbaine de la fête des garçons est organisée par la municipalité avec la participation des jeunes des villages... Des images sont diffusées à la télévision portugaise chaque année.

La fête des garçons se déroule chaque année durant certains week-ends, sur une période qui court de la Toussaint à la fin décembre. Quelles en sont les grandes étapes ?

Irène Dos Santos : Début novembre, le week-end le plus proche de la Toussaint et du jour des morts – il y a ici un lien évident avec les ancêtres –, les garçons vont couper du bois sur des terrains communaux, pour le vendre ensuite aux enchères aux villageois. Cet argent permet de financer la fête (achat d'alcool et de nourriture). Puis, quinze jours avant Noël, ils organisent une première ronde musicale autour du village (sans costume ni masque), à la nuit tombée. C'est une manière d'annoncer la fête à venir, mais aussi, symboliquement, de prendre possession du village : ils deviennent en quelque sorte les maîtres du lieu, ils représentent l'autorité.

Et cette scène dans le film où des femmes récupèrent la vessie d'un cochon ?

Irène Dos Santos : Cette scène est un classique de la vie quotidienne de beaucoup de villages du nord du Portugal. En décembre, on tue le cochon, base de l'alimentation tout au long de l'année. Dans le film, Barnabé aide Hugo à accomplir cette tâche. La scène renvoie en fait au sacrifice rituel, celui d'un bœuf que les jeunes du village tuaient, la viande étant ensuite consommée pendant la fête. Aujourd'hui ce sacrifice n'est plus pratiqué. La scène du cochon montre aussi les femmes en train de récupérer les vessies, qui sont ensuite gonflées d'air et séchées. Ces vessies durcies deviendront un objet efficace pour fustiger les filles...

Puis vient Noël...

Irène Dos Santos : Les garçons dînent avec les parents le 24 au soir, avant de quitter le foyer, pour se retrouver entre eux, dans leur propre maison, qu'ils ont préparée à cet effet. Un feu de bois y est allumé. Ils vont s'isoler ainsi pendant trois jours, peu dormir, beaucoup boire, et parfois, dit-on, aller voir des prostituées en Espagne, où la loi tolère la prostitution. Le lendemain, qui coïncide avec Noël, après la messe, ils se déguisent en diable et sortent dans les rues du village. C'est le moment des « comédies » : des critiques sociales récitées sur la place du village en présence des habitants. Ce sont les jeunes membres du groupe qui écrivent chaque année ce texte resté secret jusqu'au dernier moment. Les jeunes y font un inventaire des épreuves que le village a traversées – pour aborder l'année à venir dans les meilleures conditions –, évoquent des histoires de politiques locale et nationale, des règlements de compte. Il y est aussi beaucoup question de sexualité et d'absence des jeunes filles. C'est à l'issue de cette séquence rituelle que les quelques filles présentes sont frappées et poursuivies par les diables dans le village. Dans le film, on entend d'ailleurs quelques cris de filles, mais la scène est très brève, presque imperceptible, alors que du point de vue des femmes – et j'en ai moi-même fait l'expérience –, c'est très violent.

Quelle a été votre impression, Pierre, quand vous êtes arrivé sur le terrain ?

Pierre Primetens : Il y a eu quelque chose d'un peu déceptif. Le moment du rituel proprement dit est très bref. Il ne se passe presque rien. J'avais rêvé ce rituel comme quelque chose d'étrange, d'ancestral, avec de la transe. Mais cela ne se passe pas vraiment. Au montage, j'ai donc décidé que le moment le plus important n'était pas le rituel en tant que tel. Je crois avoir pris le parti de montrer plutôt cela – ce vide – que de remettre en scène cet instant du rituel, de l'inventer, tel que je l'avais fantasmé. Le film observe finalement ce qui se passe vraiment.

On cite souvent, lorsqu'un film se confronte à l'anthropologie, Jean Rouch. *La Fête des Garçons* fait attention à ne jamais tomber dans le panneau du film d'anthropologie classique, prévisible. Comment vous y êtes-vous pris ?

Pierre Primetens : Je crois que je me suis refusé à faire ce qu'Irène aurait davantage souhaité : filmer toutes les étapes du rituel, sans couper. Il était clair pour moi qu'il y aurait des ellipses et des manques. C'est sans doute *Moi, un Noir* (1958), le film de Jean Rouch qui m'a le plus inspiré. Dans ce film, Jean Rouch observe le personnage dans son quotidien. En même temps, il fait courir la voix off de ce protagoniste, qui semble à la fois spontanée et très écrite. C'est le personnage qui se raconte, c'est son portrait qui se dresse, mais, en même temps, cette voix dessine une dramaturgie et nous raconte une histoire. Le film n'est pas seulement basé sur l'observation : il a le souci de nous raconter une histoire, et ceci avec les ressorts de la fiction.

J'ai toujours utilisé une voix off dans mes films. Cette narration s'est une nouvelle fois imposée, sur le modèle de *Moi, un Noir*. L'idée était que chacun des personnages dresse son portrait. On suit donc le rituel, mais j'ai essayé de l'incarner, à travers l'histoire intime de chaque personnage, pour dépasser la simple observation. Je pense que le film raconte l'histoire de chacun des personnages, en empruntant à la fiction.

Les scènes les plus marquantes sont les déambulations de ces garçons dans les rues du village.

Pierre Primetens : J'avais en tête de travailler les questions de l'ennui et de l'errance. Et c'était aussi une manière pour moi de poser la question du passage : des jeunes qui marchent d'un endroit à l'autre, qui passent d'un âge à un autre. Je me suis également servi de ces moments, que j'ai à chaque fois mis en scène, pour dessiner le village. Je me suis refusé à conserver des plans fixes de paysage, très beaux, que j'avais faits. Je voulais que l'on manque de repères géographiques, que l'on découvre le village par bouts, que l'on entre-aperçoive les rues, que le spectateur reconstruise le décor, de déambulation en déambulation.

Ces masques que les garçons portent font penser à ceux de certains films d'horreur américains.

Pierre Primetens : Je suis fan de films d'horreur. Pour autant, j'ai fait attention à ne pas alourdir le film avec des références trop marquées. J'ai retiré tout ce qui était trop symbolique. C'est une démarche différente de *Un Voyage au Portugal*, dont les références cinématographiques, picturales et religieuses sont évidentes et données à voir. Lors des repérages pour *La Fête des Garçons*, nous avons fait quelques essais de cet ordre. Nous avons emmené les garçons costumés en forêt, de nuit, pour les filmer. Seuls les phares de la voiture les éclairaient. Ces images, effrayantes, rappelaient très clairement la série des *Vendredi 13*. Je n'ai finalement utilisé aucune de ces images. Dans mon prochain film, je pense cependant revenir à une clarté des références, envisager quelque chose de plus lyrique. De film en film, je me déplace sans cesse.

Comment avez-vous choisi ces quatre garçons ?

Pierre Primetens : Tous les ans, il y a un novice dans le groupe de garçons. Et l'idée de départ était de faire de ce novice le personnage principal du film. On allait le filmer pas à pas dans ce passage, dans la découverte de l'âge adulte. Chaque année, le novice est choisi par les autres garçons quelques semaines avant le début du rituel. Ce choix allait donc être une surprise, les dates de tournage étant calées bien en amont. Lorsque nous avons commencé à tourner avec ce garçon, quelque chose ne fonctionnait pas : il n'était pas très coopératif et je ne lui trouvais aucune cinégénie. Il a donc fallu repenser le film au dernier moment, à travers quatre personnages. Brian, que l'on voit à la fin du film, sera certainement le novice du prochain rituel.

On a l'impression, parfois, que vous ne pouvez filmer que les garçons que vous désirez.

Pierre Primetens : C'est possible. Avec Hugo, il y a eu du désir, une ambiguïté. Filmer, de toute façon, est une manière de toucher l'autre, de le posséder. Si l'on ne peut pas se saisir de l'autre sexuellement, alors on peut tout à fait s'en rapprocher, tourner autour, avec la caméra.

Vous filmez ces garçons comme des *ragazzi* du cinéma italien. Mais on voit finalement peu de corps à l'écran. C'est un choix ?

Pierre Primetens : J'avais le désir de filmer leur corps. Mais cela s'est révélé très compliqué. Je n'ai pas réussi à avoir cette matière-là. A cause du froid notamment – nous tournions en hiver. Et je me suis dit qu'une scène de réveil, ou une scène de douche, était peut-être trop attendue. Mais la référence au cinéma italien est évidente, et le sujet de mon prochain film d'ailleurs traitera d'une communauté de pêcheurs...

Le film ne s'intéresse pas au point de vue des jeunes filles. Seules les mères ont droit à quelques plans.

Pierre Primetens : Les filles sont peu présentes dans le village et dans le rituel, et je les ai volontairement mises à l'écart. J'étais parti sur l'idée d'un film quasiment misogyne, avec ce parti pris d'ignorer les filles. Je souhaitais faire un film seulement sur le masculin et la crise du masculin. Ne pas montrer les filles était une façon de dire aussi que les garçons ont finalement peu d'occasions d'en rencontrer. Ne pas les montrer était également une façon de créer l'événement lorsque, tout à coup, elles apparaissent au bal.

Mais que pensent les filles de ce rituel, qui semble extrêmement machiste ?

Irène Dos Santos : Cela dépend. Il y a des jeunes adolescentes qui espèrent bien être frappées et invitées par les garçons au dernier dîner et ensuite au bal. Il faut bien comprendre que seules celles qui se sont laissé frapper sont invitées à rejoindre le groupe des jeunes hommes. L'anthropologue Paula Godinho a d'ailleurs montré que la formule utilisée pour demander l'autorisation au père de la fille est identique à celle de la demande en mariage.

En grandissant, les jeunes femmes qui poursuivent des études supérieures refusent généralement de participer à la fête. Une manière de montrer qu'elles ne cherchent pas à épouser les jeunes du village. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'elles ne participent plus à la vie locale, bien au contraire, elles sont de plus en plus nombreuses à participer à la vie politique et à être élues localement.

Dans d'autres villages, où la continuité de la fête était menacée, l'anthropologue Miguel Vale de Almeida a aussi montré que des jeunes femmes intègrent le groupe des jeunes et portent le masque... Ce qui montre aussi les transformations rapides d'une tradition qui fait l'objet d'une patrimonialisation.

Pierre, *La Fête des Garçons* est aussi une autre manière de poser la question de vos origines. A un moment, Hugo dit : « Nous sommes des garçons qui venons d'ailleurs. »

Pierre Primetens : D'une certaine manière, j'ai eu l'impression d'avoir fait un peu le même film que *Un Voyage au Portugal* : aller filmer quelque chose du lointain, de l'ancestral, des origines, dans un cadre villageois, au Portugal. Même s'il ne s'agit pas de la même région – *Un Voyage au Portugal* se déroule dans le centre du pays et *La Fête des Garçons* dans le nord – il existe beaucoup de similitudes. Comme dans *Un Voyage au Portugal*, j'aurais aimé que *La Fête des Garçons* soit aussi à l'endroit du conte. Mais le film ne l'a pas permis : je me suis retrouvé contraint par la durée. Pour des raisons de production, le film devait faire moins d'une heure. Ce qui est certain, c'est que la réalisation de ce documentaire a relancé un désir : me rapprocher davantage de la fiction dans mon prochain projet.

***La Fête des Garçons* a fait sa première internationale au Doc Lisboa, le festival de films documentaires de Lisbonne. Vous sentez-vous proche de la nouvelle génération de cinéastes portugais, de Miguel Gomes à João Nicolau ?**

Pierre Primetens J'ai l'impression de n'appartenir à rien. Ou alors, j'essaie de n'appartenir à rien. Je ne me sens pas cinéaste portugais. Ma seule certitude, c'est que la fin d'une réalisation est marquée par l'envie de faire un autre film. Et à chaque nouveau projet, je réussis à être aidé par le CNC et par d'autres institutions françaises. Mais aucunes aides portugaises. Je vis à Lisbonne parce que j'y poursuis quelque chose, de l'ordre d'une quête personnelle. Et je n'ai envie de filmer qu'ici. Mais à Lisbonne, je me sens très français. Je suis peut-être venu valider ici les écarts, les quiproquos de culture qui confirment que je ne suis pas portugais.

Quel est votre prochain projet ?

Pierre Primetens : Je prépare un autre film au Portugal. Un long métrage entre documentaire et fiction. Cette fois, cela se passera dans le sud du pays, sur la côte de l'Algarve, dans un village ravagé par le tourisme de masse – béton, grandes tours, etc. Là-bas, une dizaine de pêcheurs, qui ont entre 50 et 60 ans, tentent de résister à l'avancée du béton dans leur espace de pêche.

Je vais plus précisément filmer l'un d'entre eux, Isidoro, et ses deux fils, d'une vingtaine d'années. La mère a disparu lorsqu'ils étaient jeunes, et les deux fils n'ont jamais repris l'activité de pêche du père. Comme la grande majorité des habitants du village, ils ont préféré un emploi lié au tourisme. Je voudrais faire un film par couches, qui mêle l'intime de cette famille et des questions plus larges, sociales et économiques notamment. Parfois, je rêve que ce film pourrait être une sorte de remake de *Stromboli*. J'imagine faire débarquer une comédienne sur le tournage, faire naître une passion entre elle et le pêcheur...

entretien réalisé par Ludovic Lamant

publié dans le livre- DVD « La Fête des garçons » & « Un voyage au Portugal »